

De *La Métamorphose* de Kafka (1915) au *EROMPRI* de Nick Ervinck (2015)

Ou la réalité dérangée

Prof. ém. Freddy Decreus

Imaginez-vous un instant qu'à votre réveil, tout autour de vous soit en train de muter. Un grand ravage, une métamorphose planétaire. Le monde a soudain totalement changé d'apparence. Démoniaque et fantasmagorique. Vous perdez votre prise sur les choses, les visages et les corps familiers vous échappent. Dans la rue surgissent des fraises géantes de couleur jaune aux pédoncules bleus (NOITATUM), des insectoïdes (ARCHISCULPT IV), des coraux (YAROTOBS), des algues (MYRSTAW) et des aranéides (NOITEM). Des souches d'arbres (EVORTOBS) se promènent, accompagnées de minéraux aux tailles démesurées. La vie cellulaire la plus élémentaire semble s'être multipliée sur terre comme une colonie d'envahisseurs. De gigantesques gardiens jaunes sont plantés au centre des places (EGNOABER) et des églises (EITZO), des sphinx jaunes et bleus gardent les portes de tous les bâtiments (GARFINOSWODA et NIKEYSWODA), çà et là une immense statue divine (LUIZADO) surplombe la ville comme un poste de contrôle haut perché. D'imposants cyborgs armés jusqu'aux dents et de coupe parfaitement symétrique répondant aux noms d'AGRIEBORZ, AGRIEMYS et SIZALGIORZ avancent sur des tapis roulants de lumière et de couleur, des sortes de squelettes dont on ne voit que l'intérieur, des corps apparemment au repos menacent de prendre vie à tout moment (SURIELEJIF). Ne dit-on d'ailleurs pas qu'ils se retirent la nuit dans leur vaisseau spatial, ces mystérieux œufs jaunes qui englobent des bâtiments entiers et semblent guetter dans une parfaite immobilité les pâtés de maison ouverts comme des livres appelés TRIAFUTOBS et CORECHNOTS?

Toutes les œuvres produites par Nick Ervinck à ce jour donneraient vie à vos pires cauchemars. Ses centaines de sculptures de la dernière décennie (2003-2015) peuvent littéralement modeler une ville complète d'un nouveau type et peupler un monde fantastique, à mi-chemin entre notre réalité et un monde miroir virtuel. Son terrain de jeu : un lieu où la science-fiction se transforme en un monde parallèle régi par une autre perception du temps et de l'espace. Fantômes surgis de rituels très anciens (AGRIEMYS), masques portés par nos ancêtres (RACHT), totems devant lesquels ils déposaient de sanglantes offrandes (OKNALEH, OIRNAT), cuirasses de *space warriors* en action (ESAVOBOR, ELBEETAD), un fascinant *remake* de notre passé mythique, un

regard ouvert sur un avenir qui se prête à la manipulation. Nick Ervinck a déjà réalisé un rêve d'enfant dans sa jeune vie d'artiste : se créer un univers hautement personnel de *War Games* et *God Games*, un monde parallèle de l'imagination où tout est possible, hybride, nébuleux et discontinu, un monde qui assume sa différence.

Mais n'est-ce pas justement cette nébulosité des formes qui fait à la fois le charme et le caractère inquiétant d'une réalité entièrement nouvelle qui naît sous nos yeux ? Les peurs et les désirs longtemps refoulés dans la marge historique et l'inconscient individuel (Freud) ou collectif (Jung) ne réclament-ils pas aujourd'hui clairement leur place ? L'heure n'est-il pas à une vision du monde *unheimlich*, fluide et composite ? Au-delà de sa réussite esthétique incontestable, son œuvre soulève aussi de grandes questions philosophiques : qu'est-ce que la 'réalité' ? Notre conception de la réalité doit-elle être stable et fondée, ou pouvons-nous la manipuler un peu ? Ne vivons-nous pas dans des cadres idéologiques de plus en plus stricts d'où nous pouvons former notre réalité, ou le fossé qui nous sépare de 'la réalité' n'est-il pas infranchissable ? C'est peut-être une notion romantique, mais on dit que les artistes sentent ces choses avant nous, qu'ils sont en avance sur leur temps. Si c'est le cas, je me demande ce qui hante cet artiste, ce qu'il pressent. D'où lui vient cette hypersensibilité pour un nouveau modèle de la réalité ?

Une grande question existentielle qui anime aussi Gregor Samsa dans une des œuvres-clés de Franz Kafka, la célèbre nouvelle *La métamorphose* (1915). Il se réveille un matin transformé en monstrueux insecte. Un problème insoluble pour lui, un fardeau pour sa famille. Une guerre mondiale plus tard, une crise de conscience similaire secoue un autre anti-héros moderniste : Bérenger, *le dernier homme*, qui dans *Les Rhinocéros* (1959) d'Eugène Ionesco qui se transforme soudainement en rhinocéros (une subtile allusion à tous ceux sont devenus membres du parti nazi du jour au lendemain). Et le poète romain Ovide, n'a-t-il pas été banni pour avoir remis en question dans ses *Métamorphoses* le nouvel ordre mondial de l'empereur Auguste ? Et Salman Rushdie, n'a-t-il pas subi le même sort avec ses *Versets sataniques* (1988) pour avoir osé proposer quelques variantes à la vie du Grand Prophète ?

La confrontation physique avec les œuvres de Nick Ervinck (les plus grandes, surtout) font ressurgir beaucoup de ces questions. Elles provoquent étonnement et malaise, attraction et rejet, car l'organique que nous pensons si bien connaître devient tout d'un coup post-organique, il fond, nous échappe, se mêle à toutes sortes de matériaux et de formes. Son œuvre vous déracine, vous prive de vos points de repère, désamorce les prétentions des puissants. Mais en même temps – et là réside sans conteste son grand mérite – l'artiste suggère une nouvelle 'terre', un autre lieu où le désenchantement du

monde peut devenir un nouvel 'enchantement', qui n'est pas dû à une rationalité excessive, comme le craignait Max Weber, mais à une possession magique et démoniaque, qui place les choses dans une nouvelle cohérence. Ce qui frappe en premier lieu, c'est que cette variante dystopique de l'existant forge progressivement une nouvelle identité. On apprend à réfléchir, sentir et palper comme un véritable 'Ervinckien', on se laisse porter par le jeu de lignes jaunes et bleues qui présentent des objets inexistantes et déconstruisent nos structures corporelles et mentales et nous invite à goûter à un jeu infini d'énergie liquide.

On ne peut parler déconstruction sans évoquer Derrida, et c'est sans doute dans les écrits de ce philosophe poststructuraliste que je peux situer le mieux Nick Ervinck, cet artiste des mutants, cet apôtre d'une métamorphose sans fin. Il n'épargne en fait rien de notre bonne vieille conception du monde, ébranle sur ses fondations la fonction de l'architecture et plonge littéralement au plus profond du potentiel de l'imagerie plastique. Là où l'art classique s'attachait à arracher à la forme la matière, lui part en fait de l'adage inverse : explorer le néant et les ouvertures d'expansion de la forme. Les artistes d'hier n'en maîtrisaient certes pas les techniques, mais n'en manifestaient pas non plus le désir. La consigne n'est donc plus '*Mind the Gap !*' mais '*Look for the Gap !*'

La grande fascination qu'exercent les œuvres de Nick Ervinck réside donc certainement dans l'exploration de ce 'gap', cette faille ouverte dans tant de domaines, entre les statues classiques sur leurs socles et les tsunamis numérique par exemple, entre la texture organique et l'ingéniosité virtuelle, entre le fait-main et le perfectionnement conceptuel, entre la rondeur de la sphère et l'espace dans lequel elle est créée. Une multitude de bizarreries artistiques et philosophiques parcourent son œuvre et nous sont lancées en pleine figure. C'est donc aussi l'artiste qui nous accompagne dans une phase transitoire majeure de notre conception de l'homme occidental. Son univers mental doit en fasciner plus d'un, car il appartient aussi à cette génération qui cherche les moyens de produire ses hamburgers en 3D, imprimer des murs et des maisons entières prêtes à monter, et, pourquoi pas demain programmer son propre foie !

Nick Ervinck n'est pas un produit de cette génération d'après-guerre qui voulait créer un monde meilleur. Il est né en 1981. Les Golden Sixties (*Make Peace, not War*) lui ont donc complètement échappé. Il n'a pas connu le mouvement hippie, mais en a gardé le rêve de contribuer à modeler un autre monde, le rêve d'un alchimiste post-moderne de donner vie à la matière inerte par la fermentation jaune. C'est donc quelqu'un qui, à sa manière, recherche la pierre philosophale dans une société apparemment désorientée.

C'est l'idée de base qui sous-tend cette exposition à Roeselare : nous sommes en pleine période de mutation, en quête de manières nouvelles de nous situer et nous définir, à l'échelle du nano-élément comme à l'échelle galactique. Tout près, sous notre peau, dans ce réseau de veines, membranes et tissus corporels, et très loin dans l'immensité cosmique, nous avons appris à explorer autrement la vie et la conscience ; nous devons donc intégrer ces nouveautés dans le sens que nous donnons à la vie. Existe-t-il une conscience cosmique, existe-t-il une 'incroyable cohérence de (presque) tout' entre l'homme et l'univers? Lisez les nombreux ouvrages d'Ervin László sur la montée en puissance de la vision intégrale de la réalité et vous serez transformé ! C'est précisément celui qui a la capacité d'être sensible à d'autres mondes, ou à une autre vision du monde que peut guider ce jeune artiste tâtonnant avec les identités nouvelles en un temps où les Grandes Histoires ne fonctionnent plus, nous montrant la temporalité et le caractère spéculatif de toutes nos formes d'interprétation.

Cette exposition est clairement le produit d'un artiste et d'un philosophe, de quelqu'un qui se pose des questions sur les processus récents de mutation, de transformation et de manipulation (NOITATUM). Les trois pièces EZORNIL, EZORNILI et EZORNILA sont à première vue des petites œuvres fragiles comme on en sert dans les bons restaurants, à une création gastronomique délicatement ciselée et ouvrée. Mais leur dégustation visuelle nous est déniée par les vagues de couleur peu appétissantes qui se succèdent et évoquent davantage des produits de labo sur-radiés. Ces œuvres ont avec les fraises jaunes à pédoncule bleu (AELBWARTS) et les structures osseuses tricolores de NOITATUM un fil conducteur très bizarre, qui attire et repousse en même temps. Ces trois constructions sont-elles le produit d'une manipulation génétique réussie ou ratée, à quoi servent-elles dans une économie de marché ? Le mélange de matériel génétique et de formes de vie organiques va-t-il nous rendre plus résistants et capables de produire des aliments sains où ce *God Game* est-il d'ores et déjà condamné à échouer ? Le philosophe/artiste dépose à nos pieds quantité de questions éthiques sur la faisabilité d'une nouvelle réalité. Exposés dans des vitrines classiques de musées, dans un atelier classique, le passé, le présent et l'avenir sont rassemblés pour provoquer, charmer et intriguer le voyeur qui sommeille en nous. Figés comme de frêles organismes, hésitant entre nature et culture, ou entre squelettes endogènes et exogènes, ses œuvres saisissent le spectateur dans une tension inconfortable. Est-ce la fin de l'humain tel que nous le connaissons, ou le début d'une espèce humaine supérieure qui, après le développement de son cerveau reptilien, limbique et néo-mammalien, pourra se faire implanter et remplacer à l'envi des morceaux de cerveau ?

Que peut faire l'artiste philosophe dans un tel climat de mutation ? Luc Perceval, autrefois directeur artistique de la *Blauwe Maandag Compagnie*, a dit un jour: «L'art ne peut pas sauver le monde, mais il faut continuer à crier, haut et fort pour être entendu.» Confronte donc les hommes au monde nouveau, Nick, dérange-nous, peins tes fraises en jaune et leur pédoncule en bleu, fais les implorer et exploser à notre figure; c'est la seule façon de nous réveiller. Mais continue aussi à nous rendre un peu plus heureux et que les preux chevaliers jaunes de ton univers onirique enlèvent encore beaucoup de princesses bleues!